

LE VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT

https://youtu.be/4-0XNZ1vyBM Fabrice Lucchini lit Ferdinand Céline

Texte 1: Ramon Fernandez, Marianne, 16 novembre 32

Bardamu, mi- vagabond, mi-bourgeois, étudiant à tout faire d'abord, puis médecin des pauvres et médecin miséreux, voilà le personnage. Comme un héros de roman picaresque il est jeté à la dérive à travers es évènements du monde dont il découvre les dessous sinistres et puants. Il fait l'apprentissage de la guerre, de la peur, des amours avec les marraines de luxe, du patriotisme de commande. Il apprend à singer le héros afin de plaire aux riches. Rejeté de l'armée pour insuffisance mentale (il s'est mis à pousser des cris défaitistes devant la baraque d'un tir forain) l'Afrique l'engloutit quelques temps. Il s'enfuit de la brousse pour tomber dans le piège des galéres espagnoles qui le mènent à New York, où il fait la récolte des puces sur le dos des émigrants. Puis, c'est le travail chez Ford, en série. Une fille de maison close au cœur d'or fait du bougre son souteneur sentimental. Mais le bougre a la bougeotte. Il aimait Molly, mais il aimait encore mieux son vice, comme il dit, « cette envie de fuir de partout, à la recherche de je ne sais quoi, par un sot orgueil sans doute, par conviction d'une espèce de supériorité ». Et le voila de retour place Clichy, où se termine son tour du monde.

LES PERSONNAGES DU « VOYAGE »

Tous les noms, dans Voyage au bout de la nuit sont parodiques ou indécents

« Ce n'est point qu'elle fût laide, madame Puta, non, elle aurait même pu être assez jolie, comme tant d'autres, seulement elle était si prudente, si méfiante qu'elle s'arrêtait au bord de la beauté, comme au bord de la vie, avec ses cheveux un peu trop peignés, son sourire un peu trop facile et soudain des gestes un peu trop rapides ou un peu trop furtifs ».

Léon Robinson;

Alcide, son collègue en Afrique

Lola, américaine rencontrée à Paris et retrouvée à Manhattan

Musyne, violoniste rencontrée à Paris;

Molly, américaine rencontrée à Détroit

Bébert, petit garçon rencontré dans la banlieue parisienne

La tante de Bébert

La famille Henrouille (la bru, son mari et sa belle-mère

Parapine, médecin;

Baryton, psychiatre;

Madelon, amante de Robinson (et, à l'occasion, de Bardamu)

Sophie, infirmière slovaque, amante de Bardamu

L'abbé Protiste.

LA RECEPTION DU LIVRE

Publié à deux mille exemplaires au début octobre, le *Voyage au bout de la nuit* de Céline éclate dans une rentrée littéraire plutôt terne. Lors de sa parution en 1932 l'ouvrage a suscité des réactions multiples, violentes parfois : en bref, une réception controversée. Ce n'est qu'à la veille du prix Goncourt que l'auteur fait figure de lauréat possible. Son échec avec trois voix et la consolation du prix Renaudot et des polémiques ne lui obtiennent pas seulement un succès de scandale. L'ouvrage est salué, commenté, critiqué,

désapprouvé. Reconnu ou refusés, la force du livre, son contenu satirique, la négation qu'il exprime sont pris en considération. Mais le débat littéraire se trouve du même coup dépassé au profit d'un procès de moralité (qui l'emportera plus tard). Mauriac parle d' »un livre asphyxiant dont il ne faut conseiller la lecture à personne». Valéry, avec moins de moralisme janséniste, voit dans le *Voyage* un ouvrage « criminel ». Georges Rency, (*l'indépendance belge*)ironise : « On ne voit pas ce qui reste au docteur Bardanne, en dehors du suicide. A moins qu'un violent retour à Dieu » ? Et en effet, on ne voit pas...

Merry Bromberger, 70 critiques, p. 29

Curieusement, la journaliste qui interview Céline pour l'Intransigeant confond dans un même personnage Bardamu et Robinson. Car c'est Robinson qui meurt de deux balles dans le ventre.

Un livre déconcertant, choquant, brutal. Un hurlement dans une nuit de faubourg. Un fou, Bardamu, qui raconte son histoire, ou plutôt à travers la sienne celle de son ami Robinson : un homme qui n'a vu dans la guerre qu'une atrocité, qui a déserté, qui en Afrique, dans un poste impossible, saoul de fièvre, a été vendu par ses Noirs, est passé en Amérique sur une galére de délire, revient en France, machine un assassinat, y rencontre la mort, l'esquive, exploite des momies dans le caveau d'une cathédrale, va se marier, être heureux, repart et finit par crever de deux balles dans le ventre, de la main de sa fiancée, sur la moleskine d'un taxi.

Pierre Audiat, « L'actualité littéraire », la revue de France

Le héros de Louis-Ferdinand Céline fait le tour du monde : Afrique, Amérique, Europe et Paris, sans jamais rencontrer de douceur qu'une seule fois, auprès d'une petite prostituée américaine qui le console et qui le berce. Mais partout ailleurs, ce chevalier du désespoir éclate d'un rire affreux et insulte la vie, avec des injures de bagnard. L'Europe de la guerre et de l'après-guerre, il s'en échappe comme on s'échapperait d'un asile où les fous commanderaient. L'Afrique colonisée est pareille à un vieux lion mangé par la vermine. (...)

Quant aux Etats-Unis, automates démesurés, nourris de statistiques ridicules et marchant avec des mouvements d'horlogerie qu'un grain de sable détraque, comment auraient -ils une atmosphère respirable? Alors, le désespéré en quête d'amour revient en France, à Paris ; il se mêle à ce peuple, qu'on dit spirituel et qui ne passe point pour mauvais; médecin dans la banlieue qui confine à la zone, il voit de prés le brave « populo ». (...)

L'HISTOIRE

« Au moment de la déclaration de guerre de 14 cet homme paraît s'ignorer soi-même Un régiment qui passe l'exalte et l'entraîne à sa suite jusqu'à la caserne de Clichy où, sous l'action d'un passager délire ou dans un moment d'enthousiasme patriotique, il prend un engagement pour la durée de la campagne. Versé et de suite dans l'active, il « fait » Charleroi et la retraite. Et tout de suite aussi au contact des dures réalités de la guerre, il se sent pris contre celle-ci et contre la Société qui l'a permise et déchaînée, d'une haine féroce, inextinguible ». Georges Revey, L'Indépendance belge

On le voit quand même traverser la guerre. Il apprend à singer le héros afin de plaire aux riches. Héroique, blessé, décoré malgré lui, notre homme s'offre le luxe d'une convalescence interminable et d'expériences savoureuses aux dépens de ses infirmières et des médecins qui le prennent au sérieux dans un centre de rééducation des réflexes. Nous sommes ici à l'école de la goujaterie : évocation brutale des hôpitaux militaires de Paris, à la fin de la guerre où ce jeune soldat tire au flanc, sans aucun remord y noue des amours juvéniles avec des infirmières patriotes. L'Europe de la guerre et de l'après-guerre, il s'en échappe comme on s'échapperait d'un asile où



les fous commanderaient. Rejeté de l'armée pour insuffisance mentale (il s'est mis à pousser des cris défaitistes devant la baraque d'un tir forain). Blessé, soigné comme dément (la frousse l'a rendu « maboul ») l'heure vient où [le héros] est réformé, où il peut sauver ses tripes comme il dit, où il échappe enfin aux Conseils de guerre et comme cette existence à la fin, l'excède, le voilà parti pour une imprécise Afrique

équatoriale. Il n'en connaîtra guère que « les moustiques, la furie de se gratter, la schlague pour les nègres, le vol accepté comme l'unique moyen de subsister, d'avancer, de parvenir dans les termitières révoltées à quoi ressemblent les factoreries. Il s'enfuit ». (François Gris)

Le voyage en bateau est un morceau d'anthologie : ses yeux s'ouvrent enfin sur l'humanité qu'il voit à cru et



au naturel et qu'il juge un effroyable ramassis de bandits, de voleurs et de crapules, qui veut sa peau. Moment paranoïaque ou réel épisode de cruauté sadique ?

L'Afrique l'engloutit quelques temps. Il n'en connaîtra guère que les moustiques, la furie de se gratter, la schlague pour les nègres, le vol accepté comme l'unique moyen de subsister, d'avancer, de parvenir dans les termitières révoltées à quoi ressemblent les factoreries. Vie intenable parmi le pullulement des moustiques et des fourmis... Il peint de même encre les êtres et les mœurs dans les centres français de là-bas. L'Afrique colonisée est pareille à un vieux lion mangé par la vermine. La vermine, ce sont les Blancs, mais Bardamu ne s'attendrit pas non plus sur le « bon nègre ».

Il s'enfonce dans les terres pour diriger une petite factorerie pour le compte d'une compagnie de caoutchouc, factorerie qui n'est qu'une misérable case rongée par les termites, gluante de chenilles. Le bonhomme prend les fièvres,

incendie sa cagna, s'enfuit vers les postes portugais dans un état voisin de la démence, il est rescapé par un prêtre espagnol qui finit par le vendre à une galére espagnole ce qui le conduit à New York.

Là morceau de bravoure, cité un peu partout, et morceau d'anthologie pour les annales de baccalauréat, on campe devant le lecteur cette ville qui se présente debout !

Il n'y a dans ce livre contrairement à ce qu' on peut lire ici et là sur la toile aucun personnage véritablement positifs. Alcide compris. Comme les autres, il commerce et trafique. Il est pathétique et pitoyable y compris dans cet amour fantasmé pour une petite nièce inconnu, amour qui le tient tout simplement en vie, donne un sens à une vie aussi vide de sens que celle des personnages qui se télécospent au hasard de l'errance de Bardamu qui s'ébroue dans toute cette misère avec une satisfaction lugubre et en même temps qu'elle lui répugne. Il est mêlé à une foule d'intrigues toutes plus malpropres les unes que les autres, avec tentatives d'assassinat à la clé et ces existences naufragées donnent à son existence sans but,sans joie, sans amour, enfermée dans une lucidité hallucinée une forme de substancialité désoeuvrée.

Texte 1

Pour une surprise, c'en fut une. À travers la brume, c'était tellement étonnant ce qu'on découvrait soudain que nous nous refusâmes d'abord à y croire et puis tout de même quand nous fûmes en plein devant les choses, tout galérien qu'on était on s'est mis à bien rigoler, en voyant ça, droit devant nous...

Figurez-vous qu'elle était debout leur ville, absolument droite. New York c'est une ville debout. On en avait déjà vu nous des villes bien sûr, et des belles encore, et des ports et des fameux même. Mais chez nous, n'est-ce pas, elles sont couchées les villes, au bord de la mer ou sur les fleuves, elles s'allongent sur le paysage, elles attendent le voyageur, tandis que celle-là l'Américaine, elle ne se pâmait pas, non, elle se tenait bien raide, là, pas baisante du tout, raide à faire peur.

On en a donc rigolé comme des cornichons. Ça fait drôle forcément, une ville bâtie en raideur.

Texte 2

Comme si j'avais su où j'allais, j'ai eu l'air de choisir encore et j'ai changé de route, j'ai pris sur ma droite une autre rue, mieux éclairée, « Broadway¹» qu'elle s'appelait. Le nom je l'ai lu sur une plaque. Bien au-dessus des derniers étages, en haut, restait du jour avec des mouettes et des morceaux du ciel. Nous, on avançait dans la lueur d'en bas, malade comme celle de la forêt et si grise que la rue en était pleine comme un gros mélange de coton sale.

C'était comme une plaie triste la rue qui n'en finissait plus, avec nous au fond, nous autres, d'un bord à l'autre, d'une peine à l'autre, vers le bout qu'on ne voit jamais, le bout de toutes les rues du monde Les voitures ne passaient pas, rien que des gens et des gens encore.

C'était le quartier précieux, qu'on m'a expliqué plus tard, le quartier pour l'or : Manhattan. On n'y entre qu'à pied, comme à l'église. C'est le beau cœur en Banque du monde d'aujourd'hui. Il y en a pourtant qui crachent par terre en passant. Faut être osé.

C'est un quartier qu'en est rempli d'or, un vrai miracle, et même qu'on peut l'entendre le miracle à travers les portes avec son bruit de dollars qu'on froisse, lui toujours trop léger, le Dollar, un vrai Saint-Esprit², plus précieux que du sang.

J'ai eu tout de même le temps d'aller les voir et même je suis entré pour leur parler à ces employés qui gardaient les espèces. Ils sont tristes et mal payés.

Quand les fidèles entrent dans leur Banque, faut pas croire qu'ils peuvent se servir comme ça selon leur caprice. Pas du tout. Ils parlent à Dollar en lui murmurant des choses à travers un petit grillage, ils se confessent quoi. Pas beaucoup de bruit, des lampes bien douces, un tout minuscule guichet entre de hautes arches, c'est tout.

- 1. Broadway est un des principaux axes nord-sud de Manhattan, le quartier central de New York.
- 2. Le Saint-Esprit (ou Esprit-Saint) est, pour les chrétiens, l'Esprit de Die

Bardamu fait des choses aussi improbables que la récolte des puces sur le dos des émigrants et attend l'occasion de s'échapper. Elle se présente, et après l'Afrique, c'est New York qui l'engloutit. Sans un sou, sans attache, sans aucun lien qu' une petite infirmière de guerre qu'il a connue autrefois et avec laquelle il se promenait au Bois pour qu'elle évite la prise de poids inévitable liée aux beignets qu'elle mangeait. Il la retrouve : scène d'anthologie... Toujours aussi romantique, il lui extorque un peu d'argent puis, c'est le travail chez Ford, en série.

Et puis, c'est une autre femme qui le requinque et le nourrit, une fille de maison close au cœur d'or fait du bougre son souteneur sentimental. Mais le bougre a la bougeotte. Il aimait Molly, mais il aimait encore mieux son vice, comme il dit, « cette envie de fuir de partout, à la recherche de je ne sais quoi, par un sot orgueil sans doute, par conviction d'une espèce de supériorité ». Car, les Etats-Unis, automates démesurés, nourris de statistiques ridicules et marchant avec des mouvements d'horlogerie qu'un grain de sable détraque, comment auraient -ils une atmosphère respirable ? Alors, le désespéré en quête d'amour revient en France et décide de continuer ses études de médecine.

Le voilà installé à Rancy, près de la porte Brancion, dans une banlieue qui confine à la zone, sordide, hérissée de cavernes prétentieuses et de gazomètres, où il est mêlé à une foule d'intrigues toutes plus malpropres les unes que les autres, avec tentatives d'assassinat à la clé. Un autre voyage commence, autour des misères, des ombres mauvaises du petit peuple de paris. Tous les faits divers que nous parcourons dans notre journal, d'un œil engourdi par l'habitude surgissent à la fois devant nous avec un relief inoubliable : vieille mère dont on complote pour se débarrasser, fillette battue pour exciter la lubricité des parents, avortements, dispensaires louches, crimes médités, crimes réussis, crimes ratés, rien n'y manque. « Tout cela dans une atmosphère d'haleines fétides, d'odeurs fécales, de suintements, d'urine moisi, à décourager le plus enthousiaste des naturalistes ».

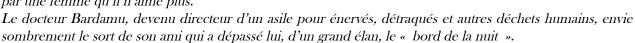
Il y a Rodinson, un ami de guerre qui le suit partout comme son ombre, comme son double Petites vies, grands mensonges, méchancetés, petits crimes, sales souffrances

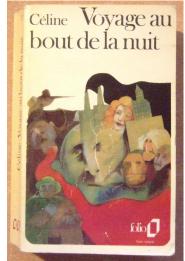
Il se mêle à ce peuple qu'il découvre plein de rancœur, de cupidités, de haines atroces, terriblement tendu vers l'argent qu'il convoite et qu'il brûle d'acquérir. Une seule figure d'humanité le rattache à la vie : Bébert, un enfant phtisique qu'il essaie de sauver. C'est en cherchant un remède pour lui que le Perceval de la nuit trouve encore une fois à s'évader. La mort de l'enfant l'a atteint.

Cette fois, il est figurant de cinéma.

Après un court séjour dans le Midi, à Toulouse, , en relation avec un entremetteur ignoble qui répond au nom mythologique et pastoral de Pomone, il manque d'être mêlé à un crime crapuleux - sauvé par l'éternel réflexe de fuite- il délaisse la clientèle - définitivement cette fois - pour se réfugier dans une clinique pour malades mentaux. Havre de disgrâce où des épaves humaines sont pillées par les profiteur, un médecin dévoyé et une aliéniste toqué dont il devient l'assistant.

Un drame sanglant clôt le livre : Robinson finit par se faire tuer, en taxi, par une femme qu'il n'aime plus.





Texte 3: Une méditation désespérée sur le « bord de la nuit »

C'était une idée idiote évidemment mais que je me donnais pour avoir un prétexte à sortir à nouveau, d'autant plus que j'avais beau me retourner et me retourner encore sur le petit plumard je ne pouvais accrocher le plus petit bout de sommeil. Même à se masturber dans ces cas-là on n'éprouve ni réconfort, ni distraction. Alors, c'est le vrai désespoir.

Ce qui est pire c'est qu'on se demande comment le lendemain on trouvera assez de force pour continuer à faire ce qu'on a fait la veille et depuis déjà tellement trop longtemps, où on trouvera la force pour ces démarches imbéciles, ces mille projets qui n'aboutissent à rien, ces tentatives pour sortir de l'accablante nécessité, tentatives qui toujours avortent, et toutes pour aller se convaincre une fois de plus que le destin est insurmontable, qu'il faut retomber au bas de la muraille, chaque soir, sous l'angoisse de ce lendemain, toujours plus précaire, plus sordide.

C'est l'âge aussi qui vient peut-être, le traître, et nous menace du pire. On n'a plus beaucoup de musique en soi pour faire danser la vie, voilà. Toute la jeunesse est allée mourir déjà au bout du monde dans le silence de vérité. Et où aller dehors, je vous le demande, dès qu'on a plus en soi la somme suffisante de délire ? La vérité, c'est une agonie qui n'en finit pas. La vérité de ce monde c'est la mort. Il faut choisir, mourir ou mentir. Je n'ai jamais pu me tuer moi.

Texte 4

J'avais beau essayer de me perdre pour ne plus me retrouver devant ma vie, je la retrouvais partout simplement. Je revenais sur moi-même. Mon trimbalage à moi, il était bien fini. A d'autres !...Le monde était refermé ! A bout qu'on était arrivés nous autres !...Comme à la fête !...Avoir du chagrin c'est pas tout, faudrait pouvoir recommencer la musique, aller en chercher davantage du chagrin... Mais à d'autres!.. C'est la jeunesse qu'on redemande comme ça sans avoir l'air... Pas gênés

!...D'abord pour endurer davantage j'étais plus prêt non plus !...Et cependant, j'avais même pas été aussi loin que Robinson moi dans la vie !... J'avais pas réussi en définitive. J'en avais pas acquis moi une seule idée bien solide comme celle qu'il avait eue pour se faire dérouiller. Plus grosse encore une idée que ma grosse tête, plus grosse que toute la peur qui était dedans, une belle idée, magnifique et bien commode pour mourir... Combien il m'en faudrait à moi des vies pour que je m'en fasse ainsi une idée plus forte que tout au monde? C'était impossible à dire! C'était raté! Les miennes d'idées elles vadrouillaient plutôt dans ma tête avec plein d'espace entre, c'étaient comme des petites bougies pas fières et clignoteuses à trembler toute la vie au milieu d'un abominable univers bien horrible... Ça allait peut-être un peu mieux qu'il y a vingt ans, on pouvait pas dire que j'avais pas fait des débuts de progrès mais enfin c'était pas à envisager que je parvienne jamais moi, comme Robinson,



à me remplir la tête avec une seule idée, mais alors une superbe pensée tout à fait plus forte que la mort et que j'en arrive rien qu'avec mon idée à en juter partout de plaisir d'insouciance et de courage. Un héros juteux.

Il n'est pas mort quand le récit s'achève : le voila de retour place Clichy, où se termine son tour du monde sans que le cœur du lecteur ne soit jamais détendu, sans que la force de l'invective n'ait jamais faibli. Il descendra encore. Il aura des aventures, probablement répugnantes. Mais le conteur avait assez conté. Et nous en avions assez nous aussi. Car généralement, on pose le livre avec soulagement. C'est sans aucun doute un chef-d'œuvre mais on est content d'en avoit fini la lecture.

L'ART DU PORTRAIT

Charles Plisnier, Le Rouge et le Noir, 23 novembre 32, pp. 40 et 41.

On me demande : qu'est-ce que c'est ? Je ne sais pas. Rien. Une histoire. Des histoires. Non. Pas même. La vie d'un homme à qui rien n'arrive d'extraordinaire, d'exceptionnel ; qui va à la guerre, comme tout le monde ; qui a peur ; qui sort vivant de l'abattoir ; qui a faim ; qui essaye de survivre ; qui fuit ; qui fuit n'importe où pour ne pas mourir ; au Congo, dans la mercante et dans les fièvres ; en Amérique sans les géhennes bien huilées de Ford, dans les bordels ; qui a peur, qui fuit ; et qui, chaque chose qui arrive dans la vie des autres, l'éprouve comme une commotion, l'éprouve

jusqu'au paroxysme ; et qui découvre ainsi, à la place de tous, les cent mille choses indistinctes, inaperçues, les cent mille lâchetés, petitesses, férocités, veuleries, qui font la vie de ce monde où il y a des pauvres. (...) un fond fuligineux de désastre, de spleen, de lâcheté, de bêtise sur lequel se détachent des hommes et des femmes plus atroces que des caricatures, et pourtant plus vrais, plus saignants, plus respirants que la vie (...) un immense souffle de désespoir qui traverse tout ; qui retourne la peau du monde, de la vie.

Robert Kemp, La Liberté, un roman picaresque ?

Bardamu exhibe avec complaisance tout ce qu'il y a d'infect en lui. Le bon, - il n'a pas le temps ni le goût. Un jour, il s'attendrira sur un brave homme qui travaille dur pour élever une petite nièce orpheline... B. aura un rapide frisson d'émotion. Cela tient deux pages. L'engagement volontaire tient quelques lignes. Le reste, tout le reste, ce sont ses infamies, à B. Et quelles!

Texte 1 Portrait d'Alcide

On a ici une technique ou un art du portrait tout à fait nouveau avec un point de vue interne et un monologue intérieur qui progressivement construit la figure d'Alcide réfractée dans la conscience de Bardamu qui oscille entre admiration et pitié. C'est à la fois sublime et pathétique. Bardamu exprime une sorte de sidération, d'incompréhension devant le mystère de cette vie donnée qu'il découvre dans l'effarement. Dans ce portrait, ce qui est montré c'est précisément la transformation de la perception de l'autre. Du vague mépris que la personne n'Alcide lui inspirait, Bardamu passe à une admiration mêlée à de l'incompréhension devant pareil mystère et sublime sacrifice. La technique narrative et descriptive utilise une sorte de « zoom », d'abord psychologique: le narrateur se met à le regarder de plus près, au fur et à mesure qu' Alcide qui raconte son histoire éveille progressivement son intérêt, puis sa compassion, puis son admiration. Et la scène se termine sur Bardamu regardant Alcide endormi, autrement dit, dans un moment où l'autre ne peut percevoir son regard. La méditation s'élargit sur la question des bons et des méchants. Alcide est un « bon ».

Je me mis à le regarder de bien plus près Alcide, à mesure qu'il s'avouait la faute de ne pas être assez généreux, avec sa petite moustache cosmétique, ses sourcils d'excentrique, sa peau calcinée. Pudique Alcide! Comme il avait dû en faire des économies sur sa solde étriquée... sur ses primes faméliques et sur son minuscule commerce clandestin... pendant des mois, des années, dans cet infernal Topo!... Je ne savais pas quoi lui répondre, moi, je n'étais pas très compétent, mais il me dépassait tellement par le cœur que j'en devins tout rouge... À côté d'Alcide, rien qu'un mufle impuissant moi, épais, et vain j'étais... Y avait pas à chiquer. C'était net.

Je n'osais plus lui parler, je m'en sentais soudain énormément indigne de lui parler. Moi qui hier encore le négligeais et même le méprisais un peu, Alcide.

« Je n'ai pas eu de veine, poursuivait-il, sans se rendre compte qu'il m'embarrassait avec ses confidences. Imagine-toi qu'il y a deux ans, elle a eu la paralysie infantile... Figure-toi... Tu sais ce que c'est toi la paralysie infantile ? »

Il m'expliqua alors que la jambe gauche de l'enfant demeurait atrophiée et qu'elle suivait un traitement d'électricité à Bordeaux, chez un spécialiste.

« Est-ce que ça revient, tu crois ?... » qu'il s'inquiétait.

Je l'assurai que ça se rétablissait très bien, très complètement avec le temps et l'électricité. Il parlait de sa mère qui était morte et de son infirmité à la petite avec beaucoup de précaution. Il avait peur, même de loin, de lui faire du mal.

- « As-tu été la voir depuis sa maladie ?
- Non... j'étais ici.
- Iras-tu bientôt?
- Je crois que ne pourrai pas avant trois ans... Tu comprends ici, je fais un peu de commerce... Alors ça lui aide bien... Si je partais en congé à présent, au retour la place serait prise... surtout avec l'autre vache... » Ainsi, Alcide demandait-il à redoubler son séjour, à faire six ans de suite à Topo, au lieu de trois, pour la petite nièce dont il ne possédait que quelques lettres et ce petit portrait. "Ce qui m'ennuie, reprit-il, quand nous nous couchâmes, c'est qu'elle n'a là-bas personne pour les vacances... C'est dur pour une petite enfant

Evidemment Alcide évoluait dans le sublime à son aise et pour ainsi dire familièrement, il tutoyait les anges, ce garçon, et il n'avait l'air de rien. Il avait offert sans presque s'en douter à une petite fille vaguement parente des années de torture, l'annihilement de sa pauvre vie dans cette monotonie torride, sans

conditions, sans marchandage, sans intérêt que celui de son bon cœur. Il offrait à cette petite fille lointaine assez de tendresse pour refaire un monde entier et cela ne ce voyait pas.

Il s'endormit d'un coup, à la lueur de la bougie. Je finis par me relever pour bien regarder ses traits à la lumière. Il dormait comme tout le monde. Il avait l'air bien ordinaire. Ça serait pourtant pas si bête s'il y avait quelque chose pour distinguer les bons des méchants.

L'ART DU MONOLOGUE

André Maurois, The New York Times Book, 20 nov. 32

Le sujet : un discours à la première personne d'un homme du peuple, dans une langue remplie d'argot, dans un ton qui rappelle les monologues de Joyce, mais avec beaucoup plus de continuité et beaucoup moins d'attention à la minutie du détail.

Henri de Régnier, Le Figaro, janvier 33

Le narrateur est un sombre bavard et un raseur impénitent dont il faut écouter l'intarissable monologue. Nous y apprenons qu'il répond au nom harmonieux de Bardamu, que, durant la guerre, il a su devenir « définitivement lâche », que la guerre finie, il a occupé en Afrique un poste commercial, qu'en suite de retour à Paris, après un séjour aux E.U., il a achevé ses études de médecine, et qu'il s'est établi médecin dans la zone. (...) Le tout « dans cet idiome putride et truqué ».

Le Voyage au bout de la nuit est le roman du désenchantement absolu. Mais il traduit un art consommé du monologue intérieur, de ce flux de conscience qui permet de réfracter le monde dans une conscience, de le faire apparaître tout imprégné de la subjectivité du narrateur. D'où les traits ici de là d'une sorte de vision fantastique, hallucinée, du réel : la guerre d'abord. Puis, comme si la guerre avait en quelque sorte structuré une manière d'être au monde, les fragments de réalité successives que le malheureux va traverser sans jamais rien en tirer qu'un surcroît de désespoir et de raison de désespérer, de haïr et de nourrir un dégoût inexpiable de l'humanité. L'espèce de dialogue avec Lola, qui n'est qu'un monologue où ici et là apparaît la trace de l'interlocutrice, sorte de point d'appui dans une pure rhétorique de l'émotion et de la rage. Et pourtant incroyable méditation sur l'histoire, la mémoire, le souvenir et l'effort des sociétés pour donner du sens à ce qui pour Céline/Baardamu ne saurait en avoir.

Texte

Alors vivent les fous et les lâches! Ou plutôt survivent les fous et les lâches! Vous souvenez-vous d'un nom par exemple, Lola, d'un de ces soldats tués pendant la guerre de Cent Ans?... Avez-vous jamais cherché à en connaître un seul de ces noms?... Non, n'est-ce pas?... Vous n'avez jamais cherché? Ils vous sont aussi anonymes, indifférents et plus inconnus que le dernier atome de ce presse papier devant nous, que votre crotte du matin... Voyez donc bien qu'ils sont morts pour rien, Lola! Pour absolument rien du tout, ces crétins! Je vous l'affirme! La preuve est faite! Il n'y a que la vie qui compte. Dans dix mille ans d'ici, je vous fais le pari que cette guerre, si remarquable qu'elle nous paraisse à présent, sera complètement oubliée... A peine si une douzaine d'érudits se chamailleront encore par-ci, par-là, à son occasion et à propos des dates des principales hécatombes dont elle fut illustrée... C'est tout ce que les hommes ont réussi jusqu'ici à trouver de mémorable au sujet des uns et des autres à quelques siècles, à quelques années et mêmes quelques heures de distance... Je ne crois pas à l'avenir, Lola...

UN ROMAN PICARESQUE?

Le « roman picaresque de la poisse et de la déchéance » : L'épopée du cafard, de la rage, de la misère et de la colère »

Robert Kemp, La Liberté, un roman picaresque ?

Bardamu exhibe avec complaisance tout ce qu'il y a d'infect en lui. Le bon, - il n'a pas le temps ni le goût. Un jour, il s'attendrira sur un brave homme qui travaille dur pour élever une petite nièce orpheline... B. aura un rapide frisson d'émotion. Cela tient deux pages. L'engagement volontaire tient quelques lignes. Le reste, tout le reste, ce sont ses infamies, à B. Et quelles!

Mauvais soldat, mauvais malade, - il la tête un peu dérangée, c'est la circonstance atténuante, - B., après quelques mois d'hôpital, quelques amourettes d'où il ne lui répugnent point de tirer de l'argent.

Il s'embarque pour « les tropiques » comme il dit. Il y a chez cet individu du vingtième siècle, je ne sais quoi de très ancien... De l'aventure du dix-huitième siècle, jeune Crusoe, ou Gil Blas ; un Gil Blas crapuleux ; et aussi quelque chose de la gouape coloniale ; un Barnavaux mauvais.. Il n'a pas besoin de voyager dans la nuit. Il n'a qu'à voyager en lui-même. Il fait nuit comme dans l'égout, dans l'ame de B.

Le voilà aux colonies. Après avoir bien insulté l'armée métropolitaine, il s'en prend à la coloniale, et aux « pionniers » de la civilisation. Il conte des histoires de nègres. Avec cynisme et des manières farceuses. Car il est, également , Panurge. Il a le bagout de Panurge ; mais beaucoup moins d'innocence. C'est un mauvais garçon, comme Villon. Mais il n'est pas poète. Et l'on ne dira pas de lui, comme de Villon que des fleurs poussent sur son fumier. B. il est pur fumier !

Il s'enfonce dans les terres pour diriger une petite factorerie, laquelle n'est qu'une misérable case rongée par les termites, gluante de chenilles, à laquelle il met le feu. Il s'enfuit en Afrique espagnole, est fait prisonnier et devient galérien sur une galére ce qui le conduit à NewYork. Le pessimisme de B. est sans préventions. Il bave sur l'Afrique comme sur la France et ses colonies. Il entre au usines Ford, extorque un peu d'argent à une Lola qu'il avait connue à Paris, se fait un peu entretenir par Molly, une prostituée, et rentre en France, finir ses études de médecine. Comment, dans l'état où il doit entre, y parvient-il, Je ne sais... mais n'espérez pas qu'il se relève. Installé si l'on peut dire, dans la banlieue de Paris, il végète. Il est prêt à tout faire ; des anges, des certificats d'internement, et tout les crimes dont le droit occidendi impune peut lui fournir la tentation... Il serait le complice de n'importe qu'elle saleté ; et il trahirait aussitôt avec plaisir. « Trahir, conte ce charmant garçon, tout le monde en a envie, mais c'est rare qu'on puisse. » Il n'a pas de chance. La clientèle vient mal. Quant le client crève, Bardamu n'a pas de chagrin. Il patauge avec une sombre joie, parmi les ignominie morales, sexuelles, biologiques, d'un patelin ; il y renifle les lits, les corridors et les ruisseaux.

Après quoi, nous le verrons figurant de cinéma, - c'est lui qui fait le pacha- en relation avec un entremetteur ignoble qui répond au nom mythologique et pastoral de Pomone, -

UN HOMME EN FUITE

La maladie de Bardamu, c'est qu'à peine arrivé quelque part il a envie de « foutre le camp ». C'est un homme en fuite, pas seulement parce que les circonstances l'y contraignent, mais parce qu'en lui, une force le pousse à décamper, sans desseins bien définis. Ce qui motive ses actes ? On ne sait : il s'engage sur un coup de tête ; l'écoeurement que lui laisse la période de guerre le conduit à partir loin, peut-être pour oublier, ou tout simplement parce qu'il n'aucune envie de retourner au plus tôt à l'ardent cimetière du champ de bataille ». La volonté est malade, la vie n'a pas de sens, et dans ce psychisme envahi par la mort qu'il voit partout, un besoin forcené de cherche tout ce qu'il existe de plus pitoyable, dépravé, sordide, dévoyé et malheureux : « blessé dans son ame, il erre dans la nuit de la vie, parmi les malades et les bienportants, tout aussi pitoyables, dépravés et malheureux. Léon Trotski, « Céline et Poincaré », The Atlantic Monthly, oct 35, p. 208.

La fuite ne le conduira nulle part. Il n'apprend rien, ne change pas, ne veut pas changer, ni guérir. Il veut détester, mépriser, et alimenter son dégoût de l'humanité.

Et puis un jour, fatigué, il s'arrête de conter ses aventures. On sent chez l'auteur comme chez le narrateur, une sorte de lassitude. D'où une fin bâclée, rapide, comme si d'un coup, l'auteur s'était fatigué lui-même de toute cette aventure dans la nuit des hommes et avait posé la plume abandonnant Bardamu dans la nuit d'où il ne veut ou ne peut plus émerger, où au fond il se complait.

On le quitte soulagé, et le cœur satisfait d'avoir été sinon au fond de la nuit, au moins jusqu'à la fin du livre, le cœur du lecteur peut enfin se détendre de tout ce dégoût de soi et du monde.

DISSERTATION

La littérature a t-elle vocation à nourrir le désespoir ? Peut-on faire un chef d'œuvre avec le pire de l'homme ?

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

70 Critiques autour du Voyage, textes rassemblés par André Derval, IMEC éditions, Gallimard, 1993

Les critiques de notre temps, Paris, Garnier frères, 1976, présentation par Jean-Pierre dauphin M.C. Ballosta, Céline ou l'art de la contradiction, Paris, PUF, Lettres modernes, 1990

Julia Kristeva, Pouvoirs de l'horreur, Seuil, Points, 1993

Henri Godard, Mort à crédit de L.F.C., Paris Gallimard, Foliothèque, 1996

Céline scandale, Gallimard, folio, 1994 Poétique de Céline, NRF, Gallimard, 1985 Les romanciers du réel, Essais, Seuil, 2000

Jacques Dubois, Les romanciers du réel, Essais, Seuil, 2000

D. Latin, Le voyage au bout de la nuit de Céline, Bruxelles, Académie royale 1989

Hubert de Phal ése, Guide de voyage au bout de la nuit, Nizet, 1993

Alain Crescinci Céline, voyage

Marcelle Bilon, Etude sur Céline, Voyage, ellipses, résonances, 1999 Bernard Lalande Voyage au bout de la nuit, profil, Hatier, 1991

Frédéric Vitoux, *Céline,* Belfond, 1978 Philippe Murray, *Céline,* Le seuil, Tel Quel, 1981 Anne Marie Damour, *L.F. Céline, Voyage,* PUF

Maurice Bardéche, *L.F.Céline*, Paris, la table ronde, 1986

Saint John Perse, *Céline,* P.U de Valenciennes

Paul A. Fortier, Voyage, Etude du fonctionnement des structures thématiques, Lettres modernes,

1981

Albert Chesneau, « La langue sauvage de L.F.C »., La revue des Lettres Modernes, 462-467, 1976

Michel Raimond, Le signe des temps, Sedes, CDU, Paris, 1976